

HISTOIRE DES RELIGIONS

3. Époque Postclassique

par

RAYMOND BOURGAULT

(Deuxième, troisième et quatrième état)

Collège Sainte-Marie
1968

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

INTRODUCTION

1. Pluralisme
 2. La religion des sages
 3. Le culte des souverains
 4. L'Astrologie hellénistique
- voir Feuille des Triades et les Principes et Propositions nos: 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36

A. IRAN ET INDE

1. Dualisme iranien
2. Pluralisme hindou des voies de salut
3. Vishnouisme
4. Shivaïsme
5. Évolution du Bouddhisme

R Renseignements

1. La zone sino-méditerranéenne et les steppes
4. Le temps gardien
5. Semaine

S Subsidia

1. Synchronisme (-300 à +600)
2. Vishnou-Narayana
3. Bouddha prêchant
4. Indochine et Indonésie
5. Diffusion du bouddhisme
6. Shri-Yantra
7. Shiva-Nataraja
8. Tombe Angkor
9. Art Khmer
10. Positions des centres de force

T Textes

1. Plongeon cosmogonique
2. La Bhakti : Doctrine centrale de l'amour, de la dévotion
3. La Maya de Vishnu
5. Gnose de Simon le magicien

B. GRÈCE

1. Ancien et nouveau
2. Théologies
3. Direction spirituelle
4. Occultisme
5. Orientalisme
6. Judaïsme

S Subsidia

1. Carte générale de l'Empire Romain

T Textes

1. L'autre des nymphes de l'Odyssée
2. Le dieu cosmique
3. Entretiens d'Épictète
4. Sciences occultes

III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

C. CHRISTIANISME

1. Jésus
2. L'Église apostolique
3. Catholicité et universalisme
- 3* La résurrection
4. Intelligence de la foi
- 4* La Divinité du Christ
5. Vie sacramentelle
- 5* La Crise religieuse
6. Mystique chrétienne

T Textes

1. Le Baptême de Jésus
2. Guérison de l'aveugle Bartimée
3. Les chrétiens sont le sel de l'État
4. La gnose valentinienne
5. Prescriptions liturgiques de la didachè
6. Ignace d'Antioche aux Romains

D. ISLAM

1. Les religions dans l'Arabie préislamique
2. Mahomet
3. L'esprit de Mahomet d'après quelques sourates
4. Le droit musulman
5. Les cinq piliers de l'Islam
6. Spiritualité musulmane

R Renseignements

1. Petit lexique musulman
2. Histoire de l'Arabie préislamique
3. Le Coran
4. Histoire de l'Islam médiéval
5. Contribution de l'Islam à la civilisation mondiale
6. Situation de l'Islam en histoire mondiale

S Subsidia

1. Aires culturelles musulmanes
2. Principaux événements

T Textes

1. Le Coran : Première période mekkoise
2. Le Coran : Deuxième période mekkoise
3. Le Coran : Troisième période mekkoise
- 3*. Le Coran : Période médinoise
4. Recueil de poésies d'Al-Hallaj

HISTOIRE DES RELIGIONS

III ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

PH Philosophie de la religion

T Textes

1. Hegel : L'Objet de la philosophie de la religion
2. Hegel : Division de l'histoire de la religion
3. Bergson : Le mysticisme, religion dynamique

Synthèse provisoire sur l'époque postclassique

Synthèse provisoire sur l'époque postclassique *

Essai de synthèse entre l'Orient et l'Occident

Tableau

Anthropologie de la foi

1. Aspect sociologique de la crise de l'homme moderne
2. Aspect scientifique : l'attitude du scientifique et du croyant
3. Aspect psychiatrique : la foi confrontée à la psychiatrie
4. Aspect philosophique : spécificité de l'expérience religieuses

Histoire et philosophie de la religion III : Époque postclassique

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

INTRODUCTION

1. PLURALISME

1.1 Situation en histoire mondiale

Après que dans l'aire EAA¹ l'Âge du Bronze eut accéléré pour le groupe de pointe de l'humanité la fin de l'Époque Préclassique, et que du côté occidental de ce triangle se furent, à partir de cet acquis, distingués et théoriquement constitués les universalismes religieux, culturels et civilisationnels d'Israël, de la Grèce et de Rome, l'histoire mondiale a pris un nouveau et définitif tournant : elle envisage et commence à vouloir expressément sa propre totalisation. Faute de pouvoir distinguer la nature, la raison et l'esprit, la civilisation matérielle, la culture rationnelle et la religion spirituelle, les sociétés préclassiques n'avaient pu dépasser le seuil des cinq millions d'habitants. Quant aux sociétés classiques, elles reculèrent pour mieux sauter : avec une infrastructure beaucoup moins peuplée, elles disposaient grâce aux civilisations du « *Cardo* », de modèles plus différenciés et, en peu d'années, elles vécurent, pour le bénéfice de tout le genre humain, des expériences complémentaires, se débattant à la recherche du système législatif le plus approprié. Il en sortit trois conceptions de la loi : religieuse, rationnelle et civique, dont l'humanité postclassique devra surmonter et l'apparente opposition et la multiplicité.

1.2 Judaïsation, hellénisation, romanisation

Les deux exils, assyrien (~722) et babylonien (~587), la politique libérale des Perses (538) et des Diadoques (~323) et bientôt des Romains ont fait du peuple juif, au sein des empires successifs, une vaste Diaspora mais non point un émiettement. Pour quelques-uns qui furent assimilés, le grand nombre se regroupa autour de la Loi en communautés farouchement jalouses de leur différence, fières de leur plus haute morale, et rêvant mystiquement d'une Jérusalem eschatologique où les croyants de tous les peuples se rassembleraient. - Pendant ce temps, les Grecs poursuivaient leurs réussites littéraires, artistiques, philosophiques et scientifiques : incapables de s'entendre, leurs cités et leurs génies projetaient les lois universelles de la pensée et de l'expression dans des oeuvres qui n'ont peut-être pas cessé, malgré certaines apparences, d'être canoniques et qui, en tout cas, exercèrent une influence pour ainsi dire universelle, non seulement dans l'Écumène occidentale, mais jusqu'aux extrémités de l'Asie. - Plus pratiques, les Romains ont tiré parti de leurs crises politiques internes et externes et peu à peu établi les bases du droit qui allait devenir le *jus gentium* : ils ont fondé pour plusieurs siècles la *Pax romana* qui rendit possible d'intenses courants d'échanges spirituels, culturels et matériels.

1.3 Rayonnement du « *Cardo* »

Il y a, en histoire aussi, un pouvoir des pointes. Les trois angles du triangle EAA ont rayonné dans toute l'Écumène occidentale. Le culte sauvage et orgiaque de Cybèle et d'Attis, originaire d'Asie Mineure, fut assimilé en Grèce à celui de Déméter et de Dionysos, il fut accueilli à Rome en ~205 puis officiellement reconnu sous Claude, et de Rome il se répandit dans tout l'empire. Le culte égyptien d'Osiris et d'Isis s'introduisit en Orient et en Occident partout où abordaient les escadres alexandrines des Ptolémées. Il en fut de même du culte syrien d'Adonis et d'Astarté, et de bien d'autres. Sur la fin de l'empire, le Mithra iranien fut extrêmement populaire. Tous ces cultes renouvelaient la symbolique de la mort et réapprenaient à un monde désenchanté le langage de l'espérance. Des doctrines de puissant envol affinaient en même temps la notion de Dieu, qui devenait spirituel, universel et éternel. Avec le déplacement des personnes, - esclaves, soldats, négociants, diplomates, - les cultes archaïques se dérégionalisaient et se modernisaient, retrouvant une nouvelle jeunesse et rajeunissant les vieux mondes.

¹ EAA : Euro-Afro-Asiatique

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

INTRODUCTION

2. LA RELIGION DES SAGES

2.1 Sagesse

Dans la Préhistoire, la sagesse est la vérité normative qui sort de la bouche des Anciens et qui éduque les jeunes générations. Son autorité lui vient de ce qu'elle transcende ceux à travers qui elle se communique. Aussi peut-elle être personnifiée : au masculin, elle sera le Logos, au féminin, elle sera la Sagesse précisément, ou l'École. Elle prendra en Égypte la forme du savoir-faire des fonctionnaires royaux, et en Grèce celle de cette ardente recherche intellectuelle qui fut la passion des philo-sophes ou amis de la sagesse. Ici, elle se présentait comme substitut de l'antique théologie des mythologues et des poètes, comme nouvelle pédagogie et nouvelle initiation aux mystères de l'existence. Mais elle en vint, à l'Académie et au Lycée, à obliger ses adeptes à prendre le chemin long de la culture par l'étude de l'ensemble cyclique des sciences, de l'*enkuklios paideia*, de l'encyclopédie. Cette longue patience ne convenait qu'à une minorité, et le grand nombre des jeunes laissés sans initiation. La Grèce ne savait plus éduquer la jeunesse pour une société postclassique.

2.2 Principe d'interprétation

L'érudition occidentale traite des Stoïciens et des Épicuriens en histoire de la philosophie, et elle fait de la pensée de chacune de ces « écoles » un système clos de concepts rationnels, qu'elle déroule à partir de la Logique, en passant par la Physique, jusqu'à la Morale. Il est permis de penser que cette tradition s'est fourvoyée et qu'au point de vue plus large de l'histoire de la culture et de l'humanité il est préférable d'adopter l'ordre inverse des disciplines et même de les nommer autrement. En effet, ce sont essentiellement des Spiritualités qui, pour se justifier, se portent au-devant d'une Ontologie et d'une Pneumatologie ou Théorie de l'esprit-dans-le-monde. Zénon est un maître spirituel et un directeur de conscience, son successeur Cléanthe est un métaphysicien-théologien, et Chrysippe le successeur de Cléanthe fut forcé de tenter d'explicitier la logique transcendantale et discursive de sa tradition : pour comprendre la *Stoa* (Portique), il faut donc partir, non de Chrysippe et de sa logique, mais de Zénon et de son attitude spirituelle. Quant à Épicure, il a édifié seul sa théorie de la vie morale, et l'on pourrait probablement faire la preuve qu'il est parti du désir d'éliminer de son âme et de celle de ses disciples la crainte paralysante des dieux, de la mort, de la Fatalité que ses propres maîtres lui avaient inculquée, et aussi que c'est sur de nouvelles bases, proprement spirituelles, qu'il a repensé l'atomisme de Démocrite.

2.3 Le Portique et le Jardin

Malgré tout ce qui les oppose, les deux confréries ont beaucoup en commun. D'abord, elles proposent un chemin court vers la culture (*paideia*) et la maîtrise de soi (*enkrateia*), en réduisant au minimum l'étude des sciences : elles initient donc un grand nombre de jeunes au monde nouveau qui vient de commencer. Ensuite, elles s'adressent aux jeunes gens désenchantés d'une société dont la symbolique apparaît tout d'un coup comme dangereusement rétrécie aux limites étroites de la cité, et elles invitent à regarder le cosmos infini et la cosmopolis de l'humanité totale dont Alexandre avait ouvert les horizons : qu'ils portent leur attention sur l'immense tout qui les englobe, et non sur cette partie éphémère et impuissante qu'est chacun d'eux dans la cité désormais assujettie, et ils seront délivrés de leurs limites et de leur facticité. Le désir d'être grand et immortel est détourné du corps propre au corps de l'univers et à son souffle cosmique, au moyen de symboles différents mais concourants : Feu, Logos, Esprit d'une part, Atomes d'autre part. Car Épicure ne s'intéresse pas aux atomes en physicien, mais parce qu'il y voit une figure de l'éternité : celle-ci existe quelque part, il faut le croire et avoir confiance qu'on y participera de quelque manière... si l'on est sage.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

INTRODUCTION

3. LE CULTE DES SOUVERAINS

3.1 Antécédents

On peut partir de la fusion préhistorique du symbole ancestral (temporel) et du symbole ouranien (spatial) dans l'imagerie du Ciel-Père : comme les plantes après la pluie, les hommes sont conçus par la puissance génératrice du Père là-haut. Cette noblesse d'origine a dû être reconnue spécialement aux chamans, aux prêtres et aux rois. En Égypte, Pharaon était qualifié de fils de Ré et, après sa mort, il remontait près de son divin père, et il était vénéré comme un dieu. Dans cette représentation théomorphique, la frontière entre le divin et l'humain divinisé était évanescence. Lors donc qu'en Grèce, après l'âge des Sophistes, la foi aux divinités poliades et olympiennes et, après l'échec de la cité, la foi en l'homme se furent atténuées, on comprend que la fonction symbolique, cherchant un nouveau support, ait été comme envoûtée par la prestigieuse symbolique égyptienne. En Sicile et en Grèce, les sauveurs de la nation parurent mériter qu'on reprît à leur sujet l'antique titulature et qu'on considérât comme divins plutôt ceux qui remplissaient les fonctions que les traditions religieuses et littéraires assignaient aux dieux, que ces dieux eux-mêmes devenus des fantômes indignes de créance et d'adoration.

3.2 Jalons

Alexandre surtout a donné le branle au culte généralisé de souverains. Non content d'être fils d'Héraclès par droit de naissance et fils de Ré par droit de conquête, il s'en fut quérir à l'oasis de Siwa le titre de fils de Zeus Ammon et, sur son lit de mort, il exprima le désir d'être enseveli près de son divin père Ammon. Le culte du dieu Alexandre est attesté depuis ~311. En ~307, la fière Athènes déifia à son tour son libérateur, Démétrios Poliorcète. Ptolémée I Sôter n'eut pas de peine à se faire appeler dieu sauveur en Égypte, et ses successeurs reçurent des titres semblables, et ainsi firent aussi les Séleucides de Syrie et les Attalides de Pergame. Les Orientaux décernèrent ensuite les mêmes honneurs aux empereurs romains, lesquels osèrent de plus en plus usurper ces titres en Italie même, à mesure que celle-ci s'orientalisait. Jules César disait descendre de Mars et de Vénus, Octave accepta qu'on l'appelât Auguste, et Rome donna leurs noms aux mois de Juillet et d'Août. Caligula s'identifia aux Dioscures et Néron au Soleil, Domitien se fit appeler Seigneur de Dieu, Hadrien fit bâtir le temple des deux déesses Rome et Vénus, divinités l'une de la capitale et l'autre de la famille impériale. L'empereur Commode ne mit aucune borne à son auto-divination.

3.3 Signification

Extravagance et mégalomanie ou sens politique ? Comme les familles, les cités les ligues avaient eu leurs sanctuaires, ne fallait-il pas que l'empire eût les siens ? Si on avait pu célébrer les victoires de la cité et de la nation en faisant des processions aux temples et en offrant des sacrifices aux dieux traditionnels, ne devait-on pas faire de même quand c'est à un empire immense qu'un *Imperator* homme-dieu donnait la paix ? L'État mondial pointait à l'horizon de l'Époque Postclassique, et il s'exprimait gauchement dans une personnification qu'on imaginait transcendante aux institutions politiques impersonnelles. Peu de contemporains sans doute mettaient un signe d'égalité entre le symbole éphémère de la transcendance supranationale et le Transcendant lui-même. On savait bien que le mot dieu est analogique, même si la flatterie atténuait les différences. Mais, comme l'Écumène et l'École n'étaient encore hypostasiées que dans des symboles archaïques ou des personnifications littéraires, cette hypertrophie de l'État doit être comprise comme un symptôme de la toujours difficile émergence des institutions nouvelles.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

INTRODUCTION

4. L'ASTROLOGIE HELLÉNISTIQUE

4.1 Essence

Elle comprend trois éléments : le premier est scientifique, c'est l'astronomie et la biologie ; le second est philosophique, c'est la doctrine stoïcienne de la solidarité universelle ; le troisième est théologique, c'est la mythologie astrale. Mais ces éléments sont confondus et non intégrés ; parties détachées de visions du monde successives, ils attendent une pensée, et sans doute une volonté, qui les concilie. Les meilleurs parmi les Préclassiques savaient penser méthodiquement le divin, les grands Classiques ont appris à penser de même l'humain, et les précurseurs des Postclassiques apprennent à penser le mondain. Ceux-ci distinguent mieux les dieux, les hommes et les choses, mais certains nient l'existence de ceux que la tradition appelle dieux, doutent que les hommes aient une âme qui les différencie des animaux, désormais ce sont les objets irrationnels qui ont une âme et forcent de penser. Mais la masse des hommes n'est pas si savante et elle sait moins masquer son angoisse. Elle est fidèle et archaïque : elle ne répudie pas les vieux symboles théomorphiques, elle persiste à voir la mort comme un passage et, quand elle est instruite des conclusions des sciences, elle ne remonte pas à leurs principes propres, mais les interprète en fonction du divin et de ses rapports avec les hommes. C'est que l'angoisse existentielle, quand elle n'est pas liquidée par le service amoureux, l'agressivité ou la sublimation, n'a pas d'autre issue que les rites, dont l'astrologie est une forme.

4.2 Image du monde

Au triptyque, Ciel-Terre-Enfer, se substitue alors l'image d'un univers géocentrique, sans enfer, avec une distinction entre un monde sublunaire et une série de sphères concentriques où sont logés les astres errants ou fixes. Les dieux jadis familiers ont déserté le monde sublunaire et occupé les sphères, mais les deux mondes restent solidaires et, comme la science astronomique prévoit le cours régulier des astres et des dés-astres, des bonnes étoiles et des éclipses, ainsi, pense-t-on, l'astrologie est à même de prévoir leur influence sur le corps humain, dont s'occupe la médecine. On est anxieux de connaître son Horoscope, son Heure, dans quelle conjonction d'astres se levait le soleil quand l'âme, étincelle échappée du Feu supérieur, a été unie à un corps dans le monde sublunaire. On a spéculé sur le caractère de ceux qui naissaient, par exemple, sous le signe du Bélier: animal timide et colérique fréquemment tondu et dont la laine repousse constamment, il faut les hommes à son image : des trafiquants de laine souvent malchanceux, mais dont les affaires rebondissent toujours. Sur les implications de cette vision du monde, voir la feuille **Le Temps gardien**.

4.3 Nécessité et Liberté

Faut-il parler de fatalisme ? Du point de vue conceptuel et statique, la nécessité et la liberté sont des contraires irréductibles, mais du point de vue dynamique et pré- aussi bien que post-conceptuel, ils sont des moments successifs d'un même processus. L'intellect ne comprend que lorsqu'il a quelque chose à comprendre, ce n'est que lorsqu'il est spécifié et déterminé par une espèce impresso ou forme intelligible qu'il exerce l'acte d'intellection et prononce le verbe mental. De même, la volonté ne veut que lorsqu'un projet lui est offert par l'intellect et qu'ainsi nécessairement quant à la fin elle se détermine quant aux moyens. Or, l'intellect a pour fonction de reconnaître les nécessités objectives imposées par les situations. Les règles rationnelles du comportement, et la volonté n'est raisonnable que si elle se soumet à ces obligations libératrices. C'est donc un bien pour l'esprit que de connaître ces nécessités et d'être encouragé à y consentir par des symboles diffus dans la culture. On peut donc penser que l'astrologie ancienne était pour chacun un moyen de repérer le champ qui restait ouvert à sa liberté créatrice.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

1. DUALISME IRANIEN

1.1 De Zoroastre à Mani

Ahura Mazda, le Seigneur Sagesse, était peut-être Dieu Suprême dès avant Zoroastre, les symboles du substrat, les Ashura, l'ayant emporté sur ceux de leurs rivaux indo-européens, les Dêva. Mais à ce schème duel le réformateur a pu en ajouter un autre en distinguant les deux esprits, bon et mauvais, et peut-être en supprimant la deuxième classe indo-européenne, celle des guerriers, pour ne plus laisser subsister que celles des prêtres et paysans. Mais les guerriers, n'ont pas cessé de sillonner le pays ; les empires iraniens, - mède, perse, séleucide, arsacide et sassanide, - se sont succédé et les hommes du *Cardo* se sont mis à croire à l'existence quasi-personnelle et toute méchante d'une Puissance inexpugnable, ténèbres plus que lumière. On tentait sans doute de justifier les voies de Dieu et de soustraire à sa bonté la sphère immense du mal. Dieu devenait ainsi un *deus otiosus*, retiré dans le dernier ciel et abandonnant le monde à sa perversité. Mais, corrélativement, la Puissance maligne s'enveloppait d'une existence quasi-autonome, surhumaine, cosmique et, ainsi projeté dans l'absolu, le mal semblait faire contrepoids au bien. Peut-être, en revanche, était-il plus facilement pensable et fournissait-il un appui à l'espérance en la victoire finale du bien, au terme de la longue série des progrès et des déclin. Telle était à peu près la position de Mani.

1.2 Plongeon cosmogonique

Le dualisme infléchit les récits traditionnels et précipite leur mythologisation. Ainsi, le plongeon cosmogonique. Dans les spécimens occidentaux et récents, le Créateur a un Adversaire qui est appelé Satan ; dans les textes central-asiatiques, qui sont au moins typologiquement plus anciens, l'Autre est un compagnon ornithomorphe plus ou moins complaisant ; dans les traditions apparemment les moins contaminées, l'imagerie est simplement celle de l'oiseau aquatique qui ramène quelque substance du fond de l'eau. Le récit originel pouvait être un pur mystère construit d'après l'analogie de l'oiseau qui vient du ciel, nage sur la mer, et plonge vers une terre virtuelle : Dieu ainsi descend de là-haut, parcourt le domaine des Eaux primordiales, et crée de rien, avec un grain de sable la demeure de l'homme. Le premier mythe a dû s'introduire subrepticement à la faveur du schème duel de l'Oiseau archétypique et de l'oiseau observable : celui-ci sera devenu le support de l'idée que l'homme artisan et technicien est un imitateur et rival de son patron, le céleste démiurge ; les récits mettent en scène Dieu et l'Homme ou le Vieux, c'est déjà Zeus et Prométhée. Un deuxième mythe vint gauchir davantage le récit : le mal fut projeté dans le monde, et de moral devint physique (marais) ; et, comme on tient à innocenter Dieu, on attribue la création de ce qui fait obstacle à l'homme à une hypostase qui se détache de l'Homme et devient un Adversaire de Dieu. Enfin, troisième mythe, cet Adversaire devient contemporain de Dieu, ou inconnu de lui, prétendument son égal, faux frère et faux ami : le Mal est un Dieu, éternel comme le bien. Cette forme du mythe est attestée dans des milieux où les traditions bibliques sont contaminées par des influences slaves et manichéennes.

1.3 Duothéisme

Ce dualisme est en fait un duothéisme : les dieux n'ont pas été évincés par le Grand Dieu mais se sont condensés en un Anti-Dieu. Le duothéisme est une séquelle du monothéisme. Une des raisons peut en être que, concrètement, le monothéisme est toujours une difficile gageure et qu'il doit, pour être spirituellement efficace, se déprendre de la représentation théomorphe. Mais en Iran, le monde n'a pas obtenu comme en Grèce d'être un cosmos ayant sa bonté et son intelligibilité propres capables de fonder les sciences de la nature. Tout se passe comme si, à un certain degré de développement historique et culturel, la pensée avait besoin pour penser à nouveau le réel en sa totalité principielle que le monde soit dédivinisé et réduit à une représentation cosmomorphe : les yeux enfin dessillés, l'humanité ayant appris à faire le discernement des esprits, peut découvrir en elle-même la source du mal.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

2. PLURALISME HINDOU DES VOIES DE SALUT

2.1 Les trois voies de salut

À en juger d'après les documents, la louange sacrificielle serait la plus ancienne religion indienne, la méditation contemplative serait la seconde, et la dévotion (bhakti) la troisième. La première s'exprime dans les Védas, la deuxième dans les Brahmanas, la troisième dans la Mahabharata. En réalité, les trois ont pu être chaque fois contemporaines et correspondre à la pratique respectivement des brahmanes, des kshatriya et des vaïçya. Mais ces religions n'ont été des spiritualités qu'à mesure que des documents pour ainsi dire officiels les rendaient conscientes d'elles-mêmes et valides aux yeux des autres. Le processus alors serait celui d'une espèce de démocratisation : la religion sacrificielle des Aryens jouerait le rôle de premier facteur déterminant, les coutumes des aristocrates et des ascètes aryens et dravidiens auraient ensuite contribué à la formation d'une doctrine du sacrifice intérieur de l'esprit s'ouvrant à l'absolu par la pensée, et enfin la piété du menu peuple aurait été à son tour considérée comme digne et légitime.

2.2 Contemplation

Qu'elles hypostasient successivement Brahma (prêtres), Shiva (rois) ou Vishnou (peuple), ou encore le Nirvana, le Bodhisattva ou le Bouddha céleste, la pensée et la piété indienne évitent le duothéisme iranien, grâce sans doute à la notion de maya qui lui fait relativiser toute contingence et l'empêche de poser aucun autre absolu que le nom de Dieu qu'elle privilégie. C'est aussi ce qui lui permet d'orienter la pensée vers l'Un et, toute lutte cessante, de pacifier l'esprit du contemplatif. Là-dessus, les flots de la pensée spirituelle indienne, que l'Occident appelle le plus souvent philosophie, n'ont jamais cessé de couler abondamment. Aussi bien dans l'hindouisme que dans le bouddhisme, de grands spéculatifs ont surgi périodiquement, qui ont défendu contre les écoles rivales intransigeantes les voies de l'absolu et qui en ont précisé les modalités. Le plus célèbre parmi les Hindous est Shankara, et parmi les Bouddhistes, Nagarjuna.

2.3 Dévotion (bhakti)

La bhakti est proprement l'action (-ti) de partager (bhag- : cf grec *phagein*, partager un repas, manger) un repas sacrificiel et communiel avec la divinité, puis la disposition du fidèle à vivre en communion avec le Bhagavat, le Partageur bienheureux, bon et bienfaisant, qui est le plus souvent Krishna ou Vishnou. C'est là la voie de la relation personnelle avec Dieu, de la fidélité, de l'abandon confiant, du dévouement et de la dévotion, de l'affection passionnée, du désir d'union parfaite avec l'objet divin de l'amour. Cette voie est à la portée de tous, aussi bien de ceux qui n'ont pas assez de fortune pour offrir des sacrifices coûteux que de ceux qui n'ont pas assez de loisirs pour spéculer longuement et avoir à surmonter les médiations intellectuelles qui s'interposent entre l'homme pieux et la divinité. C'est peut-être l'aspect le plus populaire et le plus général de la religion indienne. En termes techniques on pourrait peut-être dire que l'affectivité religieuse, qui s'était d'abord portée sur les proches vivants puis sur les défunts bien-aimés, se porte désormais sur le terme absolument transcendant qui est visé par le symbolisme tertiaire, ou encore que le symbole le plus englobant et le plus spatial se charge des valeurs affectives des symboles intersubjectifs (E-T-E²). À défaut d'image et de représentation, le nom de Dieu et ce que la tradition raconte de lui sont au point de départ d'une affectivité spirituelle qui tâche de s'exprimer en amour effectif. Une disposition semblable se trouve dans la mantreya bouddhiste, qui est une propension à aimer tous les êtres parce qu'ils sont des manifestations diverses de la bonté divine.

²E-T-E : Esprit - Temps - Espace

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

3. VISHNOUISME

3.1 Déesse au Lotus

Dès le niveau de Mohenjo-Daro (~2500), la Femme au Lotus est connue par une statuette : c'est un double symbole de fécondité, aussi bien la Mère que le prolifique nénuphar qui, prenant racine au fond des eaux, s'épanouissant à la surface et étalant sa corolle comme un soleil radieux, est une image éloquente de la création et de la procréation. À l'époque védique, la prospérité ou la chance fut hypostasiée en une déesse féminine, Sri, bientôt assimilée à une autre personnification du bonheur, Laksmî, qui s'annexa le symbole du lotus et de la mère. Mais peu après, les brahmanes identifièrent le soleil qui sortait de la tige du nénuphar à Brahma, qui devint ainsi démiurge, et Sri-Laksmî fut reléguée à la situation servile d'une épouse de brahmane. Ce brahmane en vint à être Narayana, saint ermite, et l'épithète « couverte de guirlandes de Lotus », qui avait qualifié Sri-Laksmî, fut reportée sur Narayana, lui-même identifié à Vishnou, lequel est désormais au centre de la représentation.

3.2 Vishnou

Vishnou est une synthèse de trois éléments ou théologoumènes. Le premier est le dieu védique qui parcourt l'univers en trois pas pour en prendre possession, combat les démons comme Indra, assume les fonctions de Prajapati, puissance génératrice, et devient le modèle céleste des rois. Le deuxième élément est le personnage du Krishna du Mahabharata, que Vishnou absorbe et qui fait de lui un héros, un pasteur, un refuge et un ami. Le troisième élément est Narayana, saint ermite de la région du Gange qui prêchait que la dévotion contemplative et amoureuse (bhakti) au Dieu unique procure la délivrance. On possède la preuve que dès le ~2^e siècle, Narayana était assimilé à Krishna et, d'autre part, que le vishnouisme était alors important au centre de l'Inde ; bientôt Narayana-Krishna fut identifié à Vishnou. Ce fut le dieu principal des empereurs gupta (320-535), qui en firent une religion d'État mais, comme on va voir, très accueillante aux autres symboles. Vishnou est le Grand Dieu, le Dieu des avatars, c'est-à-dire des descentes ou condescendances divines : avatar est un symbole, une manière d'englober en une seule histoire sainte, en une série d'incarnations salvifiques de Dieu, le plus grand nombre possible des récits traditionnels de bienfaisance céleste.

3.3 Bas-relief de Déogarh

Déogarh est une ancienne capitale provinciale Gupta, reconquise par la jungle, où les archéologues ont découvert un temple vishnouite dont un bas-relief est absolument remarquable. Dans le registre supérieur sont représentés Indra sur son éléphant, Brahma aux quatre visages assis sur la corolle d'un lotus qui monte de Vishnou, et le groupe de Shiva et Devi sur un taureau. Le registre médian montre Sri-Laksmi massant les pieds de son époux, Vishnou-Narayana, qui est couché sur les replis du serpent cosmique Ananta et dont le chef est protégé par un bouclier de neuf têtes de serpent. Les Pandavas, fils de Pandu, héros du Mahabharata, occupent le registre inférieur avec leur épouse commune Draupidi. L'interprétation est assez claire. La triade supérieure représente les modèles indo-européens des trois classes. Les Pandavas forment aussi trois groupes qui ont la même signification, et leur épouse commune si insolite est en fait une Grande Mère trivalente. Vishnou céleste, terrestre et marin, il se repose. Ce tableau est une synthèse : de la doctrine des Védas, du Mahabharata, des plus anciens Purana ; des Indo-aryens, des Dravidiens des Gupta ; du Nord du Sud, du Centre ; de l'aspect védique de Vishnou, de l'aspect ascético-mystique (Narayana), de l'aspect épique et krishnaïque (Krishna étant le héros protecteur des Pandavas). Le temple vishnouite de cette capitale gupta présentait donc un catéchisme en image où étaient enseignés à la fois le monothéisme et le pluralisme.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

4 SHIVAIISME

4.1 Shiva

Pour ses fidèles, Shiva est le Mahadeva, le Grand Dieu, ou le Mahesvara, le Grand Maître, et son épouse est Devî ou Maheshvarî. Pour les paysans, il est le Ciel fécondateur symbolisé par le Linga (Phallus) ou le taureau qui, dans l'art est aussi sa monture. Les hommes pratiquant l'abstinence sexuelle et la retraite avant la saison agricole afin d'accumuler de l'énergie et d'obtenir que grâce à ce sacrifice, l'énergie céleste féconde les champs, Shiva est le Yogeshvara, le Grand Yogin, prototype des ascètes. On l'imagine habitant le haut Himalaya d'où est diffuse dans tout le pays que fécondent les grandes eaux. Et comme, avant les grands travaux agricoles, on célébrait le Nouvel An par des fêtes et des danses, Shiva est le Maître de la danse, qui ainsi détermine le cours de l'histoire aussi bien que sa fin, tout comme la danse du Nouvel An achève une année et en commence une autre, symbole elle encore de toute la durée d'un cycle. Notons enfin que Shiva, étant le patron de ces Ashura que les Dêva indo-européens ont vaincus, doit être un dieu préaryen.

4.2 Royautés indochinoises

Plusieurs raja et maharaja de l'Inde se sont placés sous l'égide de Shiva, et il en fut de même en Indochine où se rendaient les marchands et les brahmanes indiens. Les tribus Kambudja, ayant établi dans le haut pays un camp retranché entouré d'une large douve remplie d'eau, en firent ensuite leur capitale et ville royale : tel est le sens du mot Angkor. Profitant de l'héritage du Fou-nan, du Tcheb-la, de la civilisation des steppes et de celles d'Indonésie, les rois cambodgiens développèrent l'économie du pays, comme jadis les Pharaons d'Égypte, en creusant des réservoirs et en étendant sur un vaste territoire le système d'adduction des eaux qui d'abord entourait leur camp. Ainsi les rizières ne manquaient jamais d'être copieusement arrosées, et le pays fut très longtemps prospère. Mais comme l'eau venait du « roi de la montagne » et de l'organisation politico-économique à laquelle il présidait, le roi fut identifié à Shiva fécondateur, et chaque maître d'Angkor faisait construire à grands frais pour le Grand Dieu un temple surmonté du Linga, qui était ensuite, comme les pyramides égyptiennes, le temple funéraire du roi divinisé, le devaraja.

4.3 Danses sacrées

Les bas-reliefs d'Angkor nous ont conservé le souvenir des danseuses de la cour royale qui, au XII^e siècle, étaient plus de six cents et vivaient dans un quartier réservé de la cité royale où elles étaient soumises à un entraînement intensif. Elles dansaient pour les dieux devant le roi et ses dignitaires, mimant avec leurs corps assouplis et somptueusement parés les histoires célestes du Temps Primordial. Sublimation peut-être des vieilles danses érotiques par lesquelles les paysans préludaient à la saison agricole, elles étaient sans doute censées augmenter la puissance de l'ascète, roi de la montagne, double terrestre de Shiva qui fécondait le pays. Mais spectacle autant que participation, la danse devenait profane autant que sacrée et, par l'art, de surnaturelle devenait naturelle. Faut-il interpréter ce passage de l'expression à l'utilisation comme une décadence (Jensen) ou un progrès ? Plutôt comme un progrès, semble-t-il : car, si l'on reconnaît, en deçà de l'expression d'une signification déterminée attribuée aux pas de danse, un moment premier de pure symbolisation gestuelle et de consentement au jeu du monde et au rire créateur, on pourra comprendre la structure symbolisation-expression-utilisation d'après la triade S-S-P³. Comme les Cambodgiens alors, on pourra être reconnaissants à la royauté d'avoir profanisé et démocratisé la danse et d'en avoir fait une occasion de réjouissances publiques.

³ S-S-P : Saint - Sacré - Profane

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

5. ÉVOLUTION DU BOUDDHISME

5.1 Mahayana

Le bouddhisme originel, laissant le tiers-ordre à sa médiocrité, avait proposé aux moines un idéal inaccessible de perfection où l'Arhat, parvenu ici-bas au Nirvana, délivré de toute tentation et de toute faiblesse charnelle, n'a plus d'ignorance ni de doute, ni besoin d'autrui ou de prière vocale. La communauté comprenait ainsi le petit groupe de ceux qui se prétendaient parfaits et la masse des progressants, ceux-là étant normalement les anciens. Mais vers 350 un schisme avait séparé des doyens (Sthavira) la vaste communauté des jeunes (Mahasamghika) qui soutenaient qu'on peut être parfait tout en étant encore sujet aux tentations, à l'ignorance et au doute. Par là le grand nombre des moines se rapprochaient de la masse beaucoup plus grande du tiers-ordre. Au début de notre ère celui-ci fit prévaloir ses droits à la vie parfaite contre la voie étroite des moines : on pouvait se sauver tout en restant dans le monde, en pratiquant la charité et en renonçant à la poursuite du Nirvana dès ici-bas, en se modelant sur le Bodhisattva (futur Bouddha) plutôt que sur le Bouddha historique, en entretenant une dévotion tendre envers un Dieu transcendant personnel et sauveur. Pour passer de la rive de ce monde à celle de l'autre monde, c'était là le grand bac (Mahayana), en comparaison duquel la voie étroite de la vie monastique n'était plus qu'un Petit Véhicule (Hinayana).

5.2 Expressions artistiques

De cette manière, les représentations traditionnelles populaires étaient de nouveau légitimes et l'art bouddhique connut sa plus belle période. On peut résumer en trois mots l'évolution de cet art : monastère, stûpa, statuaire, qui reflète celle de la spiritualité qui vient d'être évoquée, et qui est sans doute conforme au schème E-T-E⁴. Au début, il était uniquement architectural, il construisait dans un enclos des cellules pour les moines tout autour d'un pavillon central destiné aux réunions communes : là se pratiquait la méditation solitaire, le culte en esprit et en vérité. Au 3^e siècle, on commença à édifier des stûpa (étymologiquement chignon, puis monticule) dans tous les lieux que Bouddha avait sanctifiés et dans les monastères mêmes. Le stûpa était un tumulus stylisé, un tertre funéraire demi-sphérique surmonté de parasols : le culte s'orientait ainsi vers le symbole de l'Ancêtre exemplaire et du Temps primordial ; la pagode extrême-orientale dérive pour une part des stûpa indiens. On a bientôt donné une signification cosmique aux différents éléments de ce monument. Enfin, au deuxième siècle de notre ère, apparurent les statues de Bouddha. Il est possible que quelque modèle gréco-bactrien d'Apollon ait inspiré les premiers artistes bouddhistes qui osèrent représenter le Bouddha ; mais ils ne songeaient pas au personnage historique, ils imaginaient plutôt la figure idéale de celui que le Nirvana avait apaisé et qui n'était pas loin d'être Dieu parmi nous : on peut considérer cette forme d'art comme correspondant au symbolisme spatial.

5.3 Expansion

C'est surtout grâce aux marchands que le bouddhisme s'est répandu dans toute l'Asie dont il a fait une Écumène. Des missionnaires bouddhistes accompagnaient les caravanes, prêchant la doctrine du salut, expliquant les icônes, fondant des monastères, encourageant la construction de stûpa ou de pagodes. Dès avant notre ère, il avait atteint le sud de l'Inde et Ceylan, et peu après il progressa en Indonésie et en Indochine. D'autre part, par l'Inde du nord et l'Asie centrale, il atteignit la Chine septentrionale au début de notre ère, puis la Corée et le Japon. C'est surtout sous la forme du Zen (chinois ch'an, indien dhyana, méditation) qu'il devint populaire en Extrême-Orient. Dès pèlerins chinois, remontant aux sources, voyagèrent à travers toute l'Inde et recensèrent les différentes sectes entre lesquelles le bouddhisme s'était divisé : le bouddhisme était ainsi le pendant oriental du christianisme.

⁴ E-T-E : Esprit - Temps - Espace

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

R Renseignements

1. LA ZONE SINO-MÉDITERRANÉENNE ET LES STEPPES

1.1 Émergence de l'Époque Post-classique

À l'Âge du Bronze, l'aire E-A-A⁵(Cardo) avait été un champ clos où s'affrontaient les Proto-Africains, les Proto-Asiatiques et Proto-Européens. Ce fut la tâche de l'Époque Classique d'unifier de Cardo tout en provoquant, dans ses marches orientale et occidentale, la différenciation des principes d'alliance sur lesquels des cultures chaque fois complémentaires commenceraient à s'édifier. Successivement, les empires assyrien (~745-~612), babylonien (~612-~539) et perse (~539-~331) firent l'unité des civilisations supérieures. Le Grand Roi de Perse était considéré comme le Maître du Monde. Mais les Grecs du temps d'Aristote étaient informés des régions d'au-delà du Cardo, et ils appelaient Écumène la « terre habitée » depuis la Grèce à l'ouest, la Scythie au nord, l'Inde à l'est et l'Éthiopie au sud. Ce fut l'honneur d'Alexandre (~336-~323), disciple d'Aristote, de tâcher de rassembler en une seule famille les peuples de cette plus vaste Écumène. S'annonce alors le début d'une nouvelle époque en histoire mondiale : au-delà des liens de type familial et national, s'entrevoit une alliance coexistensive à l'humanité.

1.2 Aire sino-méditerranéenne

L'entreprise d'Alexandre était prématurée, mais elle déclencha de proche en proche, jusqu'à l'extrémité occidentale de la Méditerranée et jusqu'à la Mer de Chine, la formation d'empires et de royaumes qui nourrissaient de leurs échecs mêmes le rêve universaliste. Dès ~322, le royaume indien des Maurya riposte au Macédonien, en ~264, Rome commence à prendre la relève des Grecs en faisant la police des mers contre Carthage, depuis les environs de ~250 les Parthes disputent aux Séleucides de Syrie les domaines du Cardo, en ~221 les Ch'in instaurent l'Empire du Milieu, et bientôt l'Indonésie et l'Indochine auront leurs royaumes. Des routes commerciales relient la Chine de Han à la Rome des Flaviens : route continentale de la soie et route maritime de l'Asie des moussons. D'un bout à l'autre de l'Ancien Monde, les richesses matérielles sont échangées et les visions du monde comparées. La raison humaine, à peine conquise, est dépassée et se surpasse, s'habituant à prévoir et à domestiquer l'émergence des énergies désormais connues comme latentes dans la nature, la société et l'esprit.

1.3 Steppes et déserts

Au nord et au sud de l'aire sino-méditerranéenne s'étendent les steppes et les déserts ou nomadisent des peuples rudes dompteurs de chevaux et de chameaux. Vivant en symbiose avec les terres de culture, ils bénéficient du rayonnement de l'aire EAA. Mais sur la fin du Bronze, ils ont créé un style de vie original qui sera à son tour déterminant. Ceux du nord en tout cas, montés à cheval ou à dromadaire, entreprennent des chevauchées fantastiques à travers l'Eurasie, fascinés par l'inconnu, happés par l'espace, grisés par la puissance. On pense qu'il s'agissait de partis audacieux de jeunes guerriers (Männerbünde) sans autre foi que celle qu'ils vouaient chacun à son esprit gardien et qu'illustre si magnifiquement le fameux style animalier des steppes, et sans autre loi que celle de la parole donnée qui les liait à leurs compagnons d'armes. Et peut-être sont-ce leurs incursions dans les pays sédentaires du pourtour méridional de l'Eurasie qui ont provoqué la robuste confiance en l'homme des Classiques et leur brève effervescence logicienne. Ce serait eux qui auraient obligé les jeunes nations, à peine adolescentes, à déjà mûrir. Quant aux nomades du sud, hormis quelques dégoûtements sporadiques des déserts saharien et syro-arabique, ils se réservent pour des visées plus universalistes encore, celles qui ébranleront le prochain millénaire (600-1500).

⁵ E-A-A : Euro - Afro - Asiatique

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

R Renseignements

4. LE TEMPS GARDIEN

4.1 Divisions du Temps

Le temps profane vient du temps sacré qui vient du temps des saints. À ceux-ci, la durée sans fin est apparue comme une possibilité de l'Être, et toute rupture dans la durée comme quelque chose qui ne devrait pas se produire. Aussi ont-ils validé les divisions du temps, non seulement comme des signes du discontinu, mais comme des symboles d'un possible continu. L'éventualité que le temps cesse pour eux et pour ceux qu'ils aiment a été jugée comme contredite par les signes du temps : le soleil se lève de nouveau après la nuit, la lune se regonfle après son occlusion, les défunts revivent dans la mémoire de leurs amis. C'est pourquoi ils ont sacralisé le jour nouveau, la nouvelle lune, le nouvel an, et même la fiction de la Grande Année. Ils ont privilégié le temps de la lune : comme elle donne son nom au mois (grec *Mên*, latin *mens-is*, français mois) et à la mesure (*mens-ura*), il y a douze mois dans l'année, douze doubles-heures dans le jour, douze mille ans dans la Grande Année. C'est qu'il existe un Maître du Temps (*Chr-onos* vient d'une racine qui signifie saisir), un Englobant de la vie qui, après chaque vieillissement (cp. grec *wetos*, latin *vetus* et *annus*), est capable de faire qu'il y ait encore un printemps (prin-temps ; cp. russe *Jara* (printemps), anglais *year* (année), grec *hora* (printemps et heure).

4.2 Divisions de l'Espace

L'expérience de l'Esprit en tant qu'être-pour-la-mort se projette donc dans les catégories du Temps, mais le Temps se projette dans l'Espace E-T-E⁶. C'est pourquoi comme celle du Temps, la totalité de l'Espace est divisée en un cercle parfait de 360 degrés (12 mois de 30 jours, plus 5 jours épagomènes), et aussi en un circuit de douze segments par où passe le soleil dans sa course diurne. En chacune de ses demeures, on s'assure qu'il est bien gardé contre les puissances des ténèbres en reprenant une très vénérable affabulation : on se représente la route de l'écliptique comme bordée par douze constellations qu'on identifie à des Animaux gardiens semblables à ceux qui surveillent l'entrée des temples terrestres du Soleil. Ces Animaux sont : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, les Verseaux, les Poissons. Comme en grec animal se dit *zôon* et petit animal *zôdion*, on appelle zodiaque le cercle constitué par les Animaux célestes, gardiens de la route du Soleil.

4.3 Gardiens

Le Zodiaque, c'est l'Espace-Temps des Esprits, gardiens des esprits éphémères. Et c'est la forme rajeunie d'un vieux symbolisme paléolithique. Car malgré que beaucoup meurent, les mammouths, les éléphants, les rennes, les ours se reproduisent et l'espèce ne meurt pas : ce miracle peut se penser en disant qu'il existe un Maître des mammouths, un Maître des éléphants, un Maître des rennes, un Maître des ours. Ce sont des Exemplaires, des Patrons, des Archétypes, des Frères aînés, des Idées. Au-dessus d'eux tous trône un Maître des Animaux ; on peut parler aussi d'une Maîtresse des Plantes. D'autre part, pour donner confiance aux jeunes chasseurs, on leur apprenait à se disposer à recevoir en songe du Maître des Animaux et des Plantes et des Hommes un Animal gardien qui serait toujours à leurs côtés dans les dangers. Il arriva ensuite que les Gardiens furent imaginés comme logeant dans les étoiles avec les Maîtres du ciel, et que les Olympiens furent identifiés avec les planètes. Mais comment nous gardent-ils désormais ? En forçant notre liberté, ou bien en nous faisant connaître les nécessités inéluctables grâce auxquelles notre volonté peut être progressivement libéré de ses impatiences et de toutes ses limites ? Entre les termes de cette antinomie, l'astrologie n'a peut-être pas voulu choisir. Et qui le peut ?

⁶ E-T-E : Esprit - Temps - Espace

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

R Renseignements

5. SEMAINE

5.1 Les sept planètes

Nous comptons huit ou neuf grandes planètes tournant autour du Soleil dans l'ordre suivant : Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton. Mais, dans le système géocentrique des Anciens la terre est au centre, tandis que le soleil (étoile et la lune (satellite) sont considérés comme des planètes, c'est-à-dire des astres errants (*planaô* : errer) par opposition aux astres fixes. Les Préhistoriques déjà connaissaient bien le soleil et la lune comme couple d'opposés et comme Puissances ; les Sémites ont valorisé Ishtar, qui sera Vénus, astre visible le matin et le soir, comme symbole de l'amour et de la guerre ; plus tard, ils découvrirent quatre autres planètes, auxquelles les Grecs donneront les noms des dieux de l'Olympe. Nous donnerons ici les équivalents latins du grec. La planète rouge-sang reçut le nom du dieu sanguinaire de la guerre, Mars ; celle qui luisait d'un blanc mat et ressemblait aux pièces de monnaie fut appelée du nom du dieu des commerçants Mercure ; celle qui montait plus haut que les autres dans le ciel reçut le nom du Dieu suprême, Jupiter ; et quand on en découvrit une qui était encore plus élevée, on lui donna le nom du père de Jupiter, Saturne.

5.2 Les Sept-Jours

En grec, l'hebdomade est un groupe de sept (cp. décade, ennéade, ogdoade), à quoi correspond le latin *septimana*, qui est devenu en français semaine. L'idée de diviser la suite des jours en groupes de sept a pu venir en Babylonie de la connaissance des phases de la lune, peut-être aussi de la croyance que les 7^e, 14^e, 21^e et 28^e jours étaient néfastes, enfin du comput des sept planètes. Ce dernier facteur jouera un rôle prépondérant dans la dénomination des jours. Ce sont les astrologues et non les astronomes qui ont donné aux planètes les noms des dieux olympiens, et c'est sous leur influence que le peuple en vint à donner à chaque jour le nom d'un dieu désormais planétaire. Le plus ancien papyrus astrologique où figurent ces noms des planètes est daté de l'an 4 de notre ère, mais ce n'est qu'au 3^e siècle que la semaine planétaire se généralisa et remplaça les divisions archaïques du mois en Calendes, Nones et Ides.

5.3 L'ordre des sept jours

Pour comprendre la suite actuelle jours, il faut partir de trois principes : l'ordre de hauteur des planètes, la croyance que chacune des vingt-quatre heures du jour est régentée par une planète, et la croyance que chaque jour est dominé par la planète qui régent sa première heure. L'ordre de hauteur est le suivant : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune. Le cycle des influences des influences planétaires sur le monde sublunaire commence par la planète la plus élevée, Saturne. Saturne influe donc sur les heures 1, 8, 15, 22 ; la 23^e sera donc sous l'influence de Jupiter, la 24^e sous celle de Mars, la 25^e sous celle du Soleil. Mais la 25^e heure est la première heure du jour suivant : le jour qui suit le jour de Saturne est donc le jour du Soleil. Et ainsi du reste. Le tableau suivant fera comprendre les noms des jours en latin, en anglais, et en français ; il faut seulement observer que le français a remplacé le jour du soleil par le nom de celui qui était pour les chrétiens le Soleil de Justice, le Seigneur, et que le jour de Saturne est le jour du Sabat.

Latins	Saxons	Anglais	Français
Dies Solis	Sun's day	Sun-day	Di (e) D (o) min (i) ca
Dies Lunae	Moon's day	Mon-day	Lun-di
Dies Martis	Tiw's day	Tu-es-day	Mar-di
Dies Mercurii	Woden's day	Wedn-es-day	Mercre-di
Dies Jov is	Thor's day	Thur- s-day	Jeu-di
Dies Veneris	Frigg's day	Fri-day	Vendre-di
Dies Saturni	Saterne's day	Satur-day	Sab (bati) - di

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

2. VISHNOU-NARAYANA

Photo: Vishnu-Nàrayana en Dieu principal sur le serpent de l'Éternité ou Anantasain., Lakshmi lui massant les pieds.
Bas-relief du temple gupta de Deogarh, près de Lalipur (Inde centrale), vers 500, 50X1m,16.

source: H. Goetz, *L'Inde*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 93.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

3. BOUDDHA PRÊCHANT

Photo: BOUDDHA PRÊCHANT PROVENANT DE LORIYAN TANGAI, Pakistan occidental (Gandhâra). Schiste, à l'origine probablement avec un revêtement polychrome et doré; relief presque plein; hauteur 85cm. IIe/IIIe siècle ou plus tard. *Calcutta, Indian Museum.*

Le Bouddha est assis sur le réceptacle d'une fleur de lotus et ses mains esquissent le geste de la prédication, de la , « mise en mouvement de la Roue de la Loi » (*dharmacakra-mudrâ*) ; ce type iconographique laisse le plus souvent l'épaule droite découverte, *Ushnîsha, ûrnâ*, nimbe.

Source: D.Seckel, *L'Art du Bouddhisme*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 137.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

4. INDOCHINE ET INDONÉSIE

cartes géographiques

source: D. Seckel. *L'Art du Bouddhisme*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 274.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

5. DIFFUSION DU BOUDDHISME DU STUPPA INDIEN À LA PAGODE D'EXTRÊME-ORIENT

source: D. Seckel, *L'Art du Bouddhisme*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 80 et 95.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

6. SHRI-YANTRA

Planche XIV

source: H. Zimmer, *Mythes et symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*, Paris, Payot, 1951, p.97.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

7. SHIVA-NATARAJA

Photo : Siva Nataràja, seigneur de Cidambaram. Image processionnelle de bronze représentant Siva exécutant sa danse cosmique Tàndava sur le démon Muyulaga-Kali dans un cercle de feu. Vers le Xie siècle. *Musée d'Art asiatique, Amsterdam.*

Source: H. Goetz, *L'Inde*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 163.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

8. TOMBE ANGKOR

source : B.P. Groslier.*Indochine*. Paris, Albin Michel 1961, p. 266.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S Subsidia

9. ART KHMER

Baksei Chamkrong, Angkor. Façade orientale. Art khmer ; transition entre les styles du Bakheng et de Koh Ker ; fondé par Harshavarman 1^{er} entre 900 et 922. *Soubassement en latérite ; hauteur : 13m ; tour en brique ; hauteur: 11m.*

source : B. P. Groslier, *Indochine*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 104.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

S. Subsidia

10. POSITIONS S DES CENTRES DE FORCE

Positions des centres de force psycho-physiques et des trois courants principaux de force psychique dans le corps humain.

Source : Lama A. Gvinda. *Les fondements de la mystique tibétaine*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 200.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

1. PLONGEON COSMOGONIQUE

1.1 Roumanie

Avant la création du monde, il n'existait qu'une masse d'eau illimitée sur laquelle se promenaient Dieu et Satan. Quand Dieu eut décidé de faire la terre, il envoya Satan au fond de la mer pour prendre en son nom de la semence de terre et la lui apporter à la surface de l'eau. Deux fois Satan plongea au fond de la mer mais, au lieu de prendre de la semence de terre au nom de Dieu comme il en avait reçu l'ordre, il la prit en son propre nom. Tandis qu'il s'élevait à la surface, toute la semence de terre lui glissa entre les doigts. Dans une troisième descente, il prit de la semence de terre en son nom et au nom de Dieu. Revenu à la surface, un peu de limon, la quantité qu'il avait prise au nom de Dieu, lui resta sous les ongles, tout le reste avait fui entre ses doigts. Avec la glaise conservée sous les ongles du diable, Dieu fit une motte de terre sur laquelle il s'étendit pour se reposer. Croyant Dieu endormi, Satan décida de le précipiter dans l'eau et de le noyer afin de rester seul maître de la terre. Mais au fur et à mesure que Satan roulait Dieu, la terre s'agrandissait et s'étendait sous lui. Et la Terre s'étendit au point que l'eau n'eut plus de place où se maintenir. Dieu à son réveil observa que la terre s'était tellement étendue qu'il n'y avait plus de place pour les eaux. Ne sachant comment remédier à cet état de choses, il envoya l'abeille chez le hérisson, le plus avisé de tous les animaux, pour lui demander conseil ; mais le hérisson refusa de l'aider sous prétexte que Dieu est omniscient. L'abeille savait que le hérisson avait l'habitude de parler tout seul. Elle l'entendit : « Évidemment, Dieu ne sait pas qu'il faut faire des montagnes et des vallées pour laisser de la place aux Eaux. » L'Abeille s'envola vers Dieu. Le hérisson la maudit et la voua à ne manger que des ordures. Mais Dieu la bénit : la crotte qu'elle mangerait deviendrait du miel.

1.2 Transylvanie

Au début n'existaient que les Eaux. Dieu songeait à faire le monde, mais il ne savait ni comment ni pourquoi. Et il était irrité de n'avoir ni frère ni ami. Furieux, il jeta son bâton sur les Eaux. Il se transforma en un grand arbre et sous cet arbre Dieu aperçut le diable qui lui dit en riant : « Bonjour, mon bon frère ! Tu n'as ni frère ni ami, je serai un frère et un ami pour toi. » Dieu se réjouit et lui dit « Tu ne seras pas mon frère ni mon ami. Je ne dois pas avoir de frère. » Ils voyagèrent neuf jours à la surface des Eaux, et Dieu comprit que le diable ne l'aimait pas. Une fois le diable lui dit : « Mon bon frère, seuls nous vivons assez mal, il nous faut créer d'autres êtres ». « Crée donc, dit Dieu ». « Mais je ne sais pas. Je voudrais créer un grand monde, mais je ne sais pas, cher frère ». « Bien dit Dieu, je vais créer le monde. Plonge dans les grandes eaux et rapporte-moi du sable ; avec ce sable, je façonnerai le monde. » Étonné, le diable lui demanda : « Tu veux faire le monde avec du sable ? Je ne comprends pas ! » « Je prononcerai mon nom au-dessus du sable, et la terre naîtra, dit Dieu. Va et apporte du sable. » Le diable plongea, mais lui aussi voulait faire un monde, et puisqu'il disposait maintenant de sable, il prononça son propre nom. Mais le sable le brûla, et il dut le jeter ; il dit alors à Dieu qu'il n'avait rien trouvé. Dieu l'envoya de nouveau. Neuf jours le diable garda le sable, prononçant toujours son nom, et le sable le brûlait de plus en plus, au point qu'il en devint tout noir, et finalement il fut obligé de le jeter. Lorsque Dieu le vit, il s'écria : « Tu es devenu noir, tu es un mauvais ami ; va et apporte du sable, mais ne prononce plus ton nom, car autrement tu brûleras complètement. » Le diable plongea de nouveau et finalement apporta du sable, Dieu façonna le monde, et le diable se réjouit beaucoup : « Ici, sous ce gros arbre, je vais habiter, et toi, mon cher frère, cherche-toi une autre demeure. » Dieu se fâcha : « Tu es un très mauvais ami. Je ne veux plus rien avoir avec toi. Va-t'en. » Alors survint un gros taureau qui prit le diable avec lui. Et du gros arbre de la chair tomba sur la terre, et des feuilles de l'arbre surgirent des hommes.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

1. PLONGEON COSMOGONIQUE

1.3 Russie

Alors que n'existaient ni le ciel ni la terre, mais seulement la mer de Tibériade, Dieu volait dans les airs. Il aperçut un oiseau nageant à la surface des flots. C'était Satanaël. « Qui es-tu ? » lui demanda Dieu. « Je suis Dieu. » « Et moi alors ? Comment m'appelles-tu ? » « Tu es le Dieu des Dieux et le Seigneur des Seigneurs. » Dieu le fit plonger au fond de la mer et le proclama chez des anges. Mais lorsque Satanaël voulut élever son trône au-dessus des nuages, Dieu ordonna à l'archange Michel de l'abattre.

1.4 Tchérémisses

Avant la création du monde, Kérémet, frère de Yuma, nageait sous la forme d'un canard. À la demande de Yuma, Kérémet plongea et rapporta un peu de boue, mais il en garda aussi dans sa bouche. Dieu avait façonné la terre plate et lisse, mais en crachant Kérémet créa les montagnes.

1.5 Vogouls

Dieu du haut des nuages crache sur les Eaux. Une boule se forma de son crachat et après quelque temps Dieu entendit un bruit. « Qui fait du bruit ? » « C'est moi, Satanaël. » « Viens auprès de moi dans les nuages. » Satanaël monte et Dieu lui demande si ensemble ils ne pourraient pas faire le monde. « Bien sûr, on peut prendre de la semence de terre au fond de la mer. » Il plonge et apporte de la semence de terre à la plante du pied tout en en gardant un peu dans la bouche. Quand, bénie par Dieu, la terre commença à s'étendre, Satanaël cracha, donnant ainsi naissance aux montagnes.

1.6 Samoyèdes

Dieu (num) ordonne d'abord à des cygnes et à des oies de plonger pour rapporter de la terre, mais ils ne trouvent rien. Puis un plongeur polaire atteint bien le fond, mais il n'a plus la force de rapporter de la terre. Alors l'oiseau Ijum plonge et rapporte de la terre. Et Dieu crée la terre. Alors un Vieux arrive et demande la permission de se reposer. Dieu refuse d'abord, puis consent. Mais le matin il surprend le Vieux sur le bord de l'île en train de la détruire. Dieu le somme de s'en aller. Le Vieux demande un peu de terre pour se couvrir, et il disparaît dans le trou en déclarant qu'il habiterait sous la terre et ravirait les hommes.

1.7 Tatars Lebed

Un cygne plonge sur l'ordre de Dieu, et rapporte un peu de limon dans son bec, avec le quel Dieu fait la terre plate et lisse. Après quoi, Dieu envoie un autre oiseau chercher encore de la terre, avec laquelle Dieu fait les montagnes. Alors arrive le diable qui fit les marais.

1.8 Tatars Abakan

Au début n'existait qu'un canard. Il se fit un compagnon, un autre canard, et l'envoya lui chercher du sable. Le compagnon plongea trois fois, mais garda un peu de sable pour lui. Le Canard lui dit : « Ceci deviendra des pierres. » Le Compagnon lui demanda un peu de sable pour lui et il obtint ce qu'il lui faut pour couvrir la pointe de son bâton. Et il devint le maître des enfers.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

1. PLONGEON COSMOGONIQUE

1.9 Tatars de l'Altai

Dieu et l'Homme nagent ensemble sous formes d'oies noires. L'homme essaie de monter plus haut que Dieu et tombe à l'eau. Il implore l'aide de Dieu qui fit lever une pierre sur laquelle l'Homme s'assit. Dieu l'envoya chercher du limon, mais il en garda dans sa bouche. La terre grandit, le limon dans la bouche de l'Homme gonfla. Il fallut cracher : ainsi furent créés les marais. Dieu lui dit : « Tu as péché. Tes sujets seront mauvais, les miens seront pieux, ils verront le soleil et la lumière. »

1.10 Mandans d'Amérique du Nord

Avant que la terre n'existât, le Maître de la Vie créa le premier homme. Celui-ci rencontra un plongeur ou un canard et lui dit : « Tu plonges si bien, plonges donc dans les profondeurs et apporte-moi un peu de terre. » L'homme la répandit sur les eaux, prononça une formule et créa la terre.

D'après Mircéa Eliade, *Revue d'Histoire des Religions*, 160 (1961) : 157-212.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

2. LA BHAKTI : DOCTRINE CENTRALE DE L'AMOUR, DE LA DÉVOTION

2.1 IX. 26-34

Bhagavat dit :

26. Que l'on me présente avec dévotion fût-ce une feuille, une fleur, un fruit, un peu d'eau, je jouis de l'offrande pieuse du serviteur au cœur zélé.
27. Actions et repas libations, aumônes, pénitences, offre-moi tout, ô fils de Kuntī.
28. Par là tu te libéreras des chaînes de l'action et de ses fruits bons ou mauvais ; voué au détachement et au yoga, affranchi, tu viendras à moi.
29. Entre toutes les créatures, je ne fais nulle différence aucune ne m'est en haine, aucune ne m'est chère ; mais ceux qui s'attachent à moi avec dévotion, ceux-là sont en moi et moi en eux.
30. Même un grand criminel, s'il m'adore sans partage, doit être considéré comme un juste ; car sa croyance est vraie.
31. Vite il devient irréprochable et atteint la paix éternelle. Entends-le bien, ô fils de Kunti, jamais mon serviteur ne se perd.
32. Ceux, ô fils de Prithā, qui prennent en moi leur refuge, fussent-ils de la pire origine, femmes, vaiçyas ou çûdras, ceux-là même atteignent le but suprême ;
33. Combien plus les brahmanes purs et les rois-rishis qui se donnent à moi. Tombé dans ce monde éphémère et misérable, sois mon serviteur.
34. Tourne vers moi ta pensée, donne-toi à moi, offre-moi tes sacrifices, adore-moi; en te gouvernant ainsi, uniquement occupé de moi, tu viendras à moi.

XII. 12-20

Bhagavat dit :

12. Car la connaissance vaut mieux que les pratiques ascétiques ; la contemplation l'emporte sur la connaissance, et, sur la contemplation, le renoncement au fruit des actes ; le renoncement conduit immédiatement à la paix du salut.
13. Sans haine pour aucun être, tendre et pitoyable, détaché, dénué d'égoïsme, patient jusqu'à l'indifférence au regard de la souffrance et du plaisir.
14. Toujours satisfait, le yogīn, maître de lui, ferme en ses résolutions, qui, tendrement attaché à moi, repose en moi son esprit et sa pensée, celui-là m'est cher.
15. Celui de qui les hommes n'ont rien à redouter et qui ne redoute rien des hommes, celui qui est affranchi de tous mouvements de joie, de colère, de crainte, celui-là m'est cher.
16. Détaché, pur, fort, parfaitement indifférent, supérieur à toute agitation, celui qui, renonçant à toute activité intéressée, m'est tendrement attaché, celui-là m'est cher.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

2. LA BHAKTI : DOCTRINE CENTRALE DE L'AMOUR, DE LA DÉVOTION

2.2 XII. 12-20

17. Celui qui, plein de tendre dévotion, ne se réjouit ni ne hait, ne s'attriste ni ne désire, renonce également à ce qui est agréable ou pénible, celui-là m'est cher.
18. Celui qui ne fait nulle différence entre ennemi et ami, entre l'honneur et le mépris, le froid et le chaud, le plaisir et la peine, libéré de tout attachement.
19. L'homme plein de dévotion tendre, qui accueille le blâme et l'éloge du même silence dédaigneux, qui est également satisfait de tout, qui, sans asile, garde le cœur ferme, cet homme m'est cher.
20. Mais ceux qui, s'attachent à moi comme leur objet suprême, croient fermement au pieux enseignement, précieuse ambrosie, que je viens de te dispenser, par-dessus tout ceux-là me sont chers.

V. 21-29

Bhagavat dit :

21. Insensible aux impressions de dehors, c'est en soi qu'il trouve le bonheur ; intimement uni à Brâhman, il goûte un bonheur indestructible.
22. C'est que les jouissances que donnent les sensations ne sont qu'une source de souffrance, elles sont fugitives, ô fils de Kuntî. Le sage n'y cherche pas de joie.
23. Celui qui, ici-bas, n'étant pas encore libéré du corps, est capable de résister aux mouvements que provoque le désir ou la colère, celui-là est un homme intérieur, c'est un homme heureux.
24. Celui qui ne trouve de bonheur, de joie, de lumière qu'au dedans, le yogîn identifié avec Brâhman atteint la paix en Brâhman.
25. Ils conquièrent la paix en Brâhman les rishis purifiés de toute souillure, qui, ayant terrassé le doute, ne sont domptés eux-mêmes et ne se passionnent que pour le bien de tous les êtres.
26. Les ascètes qui, l'esprit dompté, libres de désir et d'aversion, se connaissent eux-mêmes, ont devant eux la paix en Brâhman.
27. Celui qui se ferme aux sensations de dehors, qui ramène tout son pouvoir visuel entre ses sourcils, qui maintient en équilibre les deux souffles, respiration et inspiration, auxquels le nez livre passage.
28. Le sage qui, dompté dans ses sens, dans sa conscience et dans sa pensée, uniquement tendu vers la délivrance, est toujours libre de désir, de crainte ou de colère, celui-là vraiment est affranchi.
29. Me reconnaissant pour l'objet du sacrifice et de l'ascèse, pour le Seigneur souverain de l'univers, l'ami de tous les êtres, il atteint le repos.

La Bhagavadgîtâ, traduite par Emile Sénard. (Société d'Éditions « Les Belles Lettres », Paris). Gauthier, p. 163-166.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

3.1 LA MAYA DE VISHNU

« Il était une fois un jeune prince Kâmadamana, le Dompteur des Désirs, qui se conduisant en accord avec le sens de son nom, passait sa vie à pratiquer les plus sévères des austérités ascétiques. Mais son père, qui désirait le marier, lui parla un certain jour en ces termes : Kâmadamana, mon fils, qu'advient-il de toi ? Pourquoi ne prends-tu point de femme ? Le mariage apporte la réalisation de tous les désirs de l'homme, il permet d'atteindre un bonheur parfait. Les femmes sont la racine même du bonheur et du bien-être. Va donc, mon cher fils, et marie-toi.

« Le jeune homme resta silencieux, par respect pour son père. Mais comme le roi insistait et le pressait à plusieurs reprises, Kâmadamana répondit : Mon cher père, je suis la ligne de conduite signifiée par mon nom. Le pouvoir divin de Vishnu, qui soutient et enserme toute chose et nous-mêmes dans le monde, m'a été révélé.

« Le roi son père se tut un moment pour réfléchir sur ce cas, puis il fit adroitement glisser son argumentation du plan du plaisir à celui du devoir. Un homme doit se marier, déclara-t-il, pour engendrer une descendance, en sorte que les âmes de ses ancêtres dans le royaume des Pères ne soient pas privées des offrandes de nourriture de leurs descendants, qu'elles ne tombent pas dans une misère et un désespoir indescriptibles.

« Mon cher père, dit le jeune homme, j'ai passé par des milliers de vies. J'ai souffert la mort et la vieillesse des centaines de fois. J'ai connu l'union avec des femmes et la séparation. J'ai été herbe et buisson, liane et arbre. J'ai vécu parmi les bêtes domestiques et les bêtes sauvages. Des centaines de fois j'ai été un brâhmane, une femme, un homme. J'ai partagé la félicité des demeures célestes de Çiva ; j'ai séjourné parmi les immortels. En fait, il n'est point de variété, même parmi les êtres surhumains, dont je n'aie plus d'une fois assumé la forme. J'ai été un démon, un lutin, un gardien des trésors terrestres ; j'ai été un esprit des eaux des fleuves ; j'ai été un nymphe des cieux ; j'ai été aussi un roi des serpents-démons. Chaque fois que le cosmos s'est dissous pour être réabsorbé dans l'essence informe du Divin, j'ai disparu moi aussi ; et quand l'univers a émergé de nouveau, moi aussi je suis revenu à l'existence pour vivre une autre série de renaissances. Sans cesse je suis tombé victime des illusions de l'existence - et cela, toujours, parce que j'ai pris femme.

« Laisse-moi te raconter, continua le jeune homme, ce qui m'est advenu durant mon avant-dernière incarnation. Mon nom dans cette existence était Sutapas, « Celui dont les Austérités sont bonnes » ; j'étais un ascète. Ma dévotion fervente à Vishnu, le maître de l'univers, me valut sa faveur. Réjoui que j'aie accompli tant de vœux, le dieu apparut devant mes yeux mortels, assis sur Garuda, l'oiseau céleste. Je t'accorde un don, dit-il. Ce que tu souhaites sera tien.

« Je répliquai au Maître de l'univers : si tu es content de moi, fais-moi comprendre ce qu'est ta mâyâ.

« Que feras-tu quand tu auras compris ma mâyâ ? répondit le dieu. Je vais t'accorder bien plutôt la plénitude de vie, l'accomplissement de tes devoirs sociaux, richesse, santé, plaisirs et des fils héroïques.

« Mais, dis-je, c'est cela précisément dont je désire être délivré, pour atteindre ce qui est au delà.

« Le dieu reprit : personne ne peut comprendre ma mâyâ. Personne ne l'a jamais comprise. Il n'y aura jamais personne capable d'en pénétrer le secret. Il y a longtemps, longtemps, vivait un sage pareil aux dieux, le saint Nârada, fils du dieu Brahmane lui-même ; il était plein de dévotion fervente à mon égard. Comme toi, il s'acquiesça ma faveur, et j'apparus un jour devant lui juste comme j'apparais maintenant devant toi. Je lui accordai un don, et il exprima le vœu que tu as exprimé toi-même. Bien que, je l'eusse avisé de ne pas s'enquérir davantage du secret de ma mâyâ, il insista, exactement comme toi. Et je lui dis : Plonge dans cette eau-là-bas, et tu percevras le secret de ma mâyâ. Nârada plongea dans l'étang. Il en sortit sous la forme d'une jeune fille.

HISTOIRE DES RELIGIONS

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

3.2 LA MAYA DE VISHNU

« Nârada sortit des eaux, devenu Suçilâ, « la Vertueuse », la fille du roi de Bénarès. Quand elle fut à la fleur de la jeunesse, son père la donna en mariage au fils du roi de Vidarbha, son voisin. Le saint ascète, le sage, sous la forme d'une fille, éprouva pleinement les délices de l'amour. Quand son temps arriva le vieux roi de Vidarbha mourut, et l'époux de Suçilâ succéda au trône. La belle reine eut beaucoup de fils et de petits-fils et fut incomparablement heureuse.

« Cependant, à la longue, une querelle éclata entre l'époux et le père de Suçilâ, se développant en une guerre furieuse. En une seule bataille gigantesque, nombre de ses fils et de ses petits-fils, son père et son mari, furent tués. Quand elle eut appris l'holocauste, elle se rendit de la capitale au champ de bataille pour y faire entendre une lamentation solennelle. Elle fit dresser un gigantesque bûcher funéraire, y plaça les cadavres de ses parents, frères, fils, neveux et petits-fils, puis, côte à côte, le corps de son époux et celui de son père. De sa propre main elle mit la torche au bûcher, et quand les flammes montèrent, elle s'écria : mon fils, mon fils ! Au moment où les flammes crépitaient, elle se jeta dans le brasier. Le feu devint aussitôt frais et pur, le bûcher se transforma en un étang, et parmi les eaux se trouvait Suçilâ - mais qui avait repris la forme du saint Nârada. Le dieu Vishnu, tenant le sage par la main, le conduisit hors du lac de cristal.

« Quand le saint et le dieu furent arrivés au rivage, Vishnu demanda avec un sourire équivoque : quel est ce fils dont tu pleures la mort ? Nârada resta confondu, plein de honte. Le dieu continua : c'est l'image de ma mâyâ, douloureuse, sombre, maudite. Ni Brâhman né du lotus, ni aucun autre dieu, Indra, non, pas même Çiva, ne peuvent plonger dans sa profondeur sans fond. Pourquoi et comment comprendrais-tu, toi, cette chose insondable ?

« Nârada demanda qu'il lui fût accordé d'avoir une foi et une dévotion parfaites, ainsi que la faveur de se rappeler cette expérience pour tous les temps à venir. Il demanda en outre que l'étang dans lequel il était entré comme dans une source d'initiation devînt un lieu sacré de pèlerinage ; que ses eaux - grâce à la présence, permanente du dieu qui était entré là pour tirer le saint des profondeurs magiques - fussent douées du pouvoir d'effacer tous les péchés. Vishnu accorda ces pieux souhaits et disparut aussitôt, se retirant e sa demeure cosmique de l'Océan de Lait.

« Je t'ai fait ce récit, conclut Vishnu (avant de quitter pareillement l'ascète Sutapas), afin de t'enseigner que le secret de ma mâyâ est insondable et qu'il ne se laisse pas connaître. Si tu le désires, tu peux plonger toi aussi dans l'eau et tu sauras pourquoi il en est ainsi.

« À ces mots, Sutapas (ou bien le prince Kâmadamana dans son avant-dernière incarnation) plongea dans l'eau de l'étang. Comme Nârada, il en sortit sous la forme d'une fille, et se laissa envelopper dans le réseau d'une nouvelle existence. »

H. Zimmer, *Mythes et symboles dans l'art et la civilisation de l'Inde*, Paris, Payot, 1951, p. 34-37.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

5.1 GNOSE DE SIMON LE MAGICIEN, Hippolyte, Elenchus VI, 9

« Simon enseigne l'existence d'une Puissance infinie, qu'il appelle le Principe du Tout. Voici ses termes : « Cet écrit de la révélation d'une Voix et d'un Nom vient de la Pensée de la grande Puissance, de la Puissance infinie. C'est pourquoi il sera scellé, caché, voilé, déposé dans la demeure où la Racine du Tout a ses fondations ». La demeure, dit-il, c'est cet homme né du sang ; c'est en lui qu'est venue habiter la Puissance infinie qu'il appelle la Racine du Tout. La Puissance infinie, qui est le feu, n'est pas, selon Simon, simple au sens où la plupart des hommes disent des quatre éléments qu'ils sont simples et tiennent le feu pour simple ; le feu a au contraire pour ainsi dire, double nature ; l'une cachée, l'autre apparente, nous dit Simon. La nature cachée est cachée dans les parties apparentes du feu, la nature apparente du feu doit son existence à la nature cachée. C'est ce qu'Aristote appelle l'être en puissance et l'être en acte ou Platon l'intelligible et le sensible. La nature visible du feu renferme toutes les choses visibles que nous percevons, y compris celles qui nous échappent par défaut d'attention ; la nature cachée du feu renferme toutes les choses intelligibles auxquelles nous pensons, toutes celles qui échappent à la saisie des sens, sans compter celles auxquelles nous omettons de penser. En somme, on peut dire que le feu supracéleste est le Trésor de toutes les choses sensibles et intelligibles, ou, suivant l'expression de Simon, cachées et apparentes. On peut le comparer à un arbre géant, comme celui de Nabuchodonosor vit en songe et duquel se nourrit toute chair. La nature apparente du feu correspond, suivant Simon, au tronc, aux branches, aux feuilles, à l'écorce qui en forme l'enveloppe. Toutes ces parties du grand arbre, dit-il, sont détruites, dévorées par la flamme consumante du feu. Mais le fruit de l'arbre, une fois qu'il est devenu l'image et qu'il a quitté la figure qui lui est propre, est engrangé et non mis au feu. Car, dit-il, le fruit est fait pour être engrangé et la paille pour être livrée au feu ; la paille étant ici le tronc qui est fait, non pour lui-même, mais pour le fruit.

C'est, dit Simon, ce que nous lisons dans l'Écriture ; « La vigne du Seigneur Sabaoth, c'est la maison d'Israël, et l'homme de Juda, le nouveau plant chéri ». Si l'homme de Juda est un nouveau plant chéri, on voit par là, dit-il, que l'arbre n'est autre que l'homme. Mais l'Écriture, dit-il, a suffisamment parlé de son élimination et de sa séparation, et pour l'instruction de ceux qui sont devenus l'image, il suffit de la parole qui dit : « Toute chair est comme l'herbe et toute magnificence de la chair comme la fleur de l'herbe. L'herbe s'est desséchée et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement ». La Parole, dit-il, c'est la Parole et le Logos engendrés dans la bouche du Seigneur, hors de laquelle il n'est aucun lieu de génération. Il pensait, en effet, que toutes les parties du feu, visibles aussi bien qu'invisibles, possèdent « l'intelligence et le don de la pensée ». Le Cosmos engendré vent donc du feu inengendré. Voici, nous dit-il, de quelle façon le Cosmos a commencé : le Cosmos engendré a reçu du principe de ce feu six racines de l'origine de sa création. Ces racines sont nées du feu par couples. Il donne à ces racines les noms d'Esprit et de Pensée, de Voix et de Nom, de Raison et de Réflexion.

Toute la force infinie se trouve à la fois dans ces six Racines, mais seulement en puissance, non en acte. Cette puissance infinie, il l'appelle Celui qui se tient debout, s'est tenu et se tiendra debout. Si celui qui se trouve dans les six puissances est devenu l'image, il sera en essence, en puissance, en grandeur, en perfection, absolument identique à la Puissance inengendrée et infinie. Mais s'il demeure dans les six puissances, en puissance seulement, et ne devient pas l'image, il sera exterminé et disparaîtra, comme disparaît, dans l'âme humaine l'aptitude à la grammaire et à la géométrie. Car l'aptitude, si elle s'adjoit l'exercice, devient la lumière des êtres ; si elle ne se l'adjoit pas, elle est ignorance et ténèbres et elle disparaît avec l'homme qui meurt, comme si elle n'avait jamais existé.

De ces six puissances, auxquelles s'en adjoit une septième, il donne à la première paire les noms d'Esprit et de Pensée, de Ciel et Terre. L'Esprit mâle jette d'en haut les yeux sur son épouse et prend soin d'elle ; la Terre, de son côté, reçoit ici-bas les fruits spirituels tombés du Ciel et ayant affinité avec la Terre. C'est pourquoi, dit-il, le Logos porte souvent les regards sur ceux qui sont nés de l'Esprit et de la Pensée, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre, et dit : « Cieux, écoutez ; Terre prête l'oreille, car le Seigneur a dit : J'ai engendré des enfants et les ai élevés, mais ils se sont révoltés contre moi ». Celui qui parle ainsi, dit-il, c'est la septième Puissance, Celui qui se tient debout, s'est tenu debout et se tiendra debout, car c'est lui-même qui est l'auteur de ces biens que Moïse a loués et déclarés excellents. La Voix et le Nom, ce sont le Soleil et la Lune ; la Raison et la Réflexion, ce sont l'Air et l'Eau. En tous ces êtres se trouve combinée et mêlée, comme je l'ai dit, la grande Puissance infinie, Celui qui se tient debout.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

5.2 GNOSE DE SIMON LE MAGICIEN, Hippolyte, Elenchus VI, 9

Lorsque Moïse dit : « En six jours Dieu fit le ciel et la terre, et, le septième jour il se reposa de toutes ses œuvres », Simon bouleverse l'ordonnance du texte et se fait lui-même Dieu (en imposant suivant Hippolyte, aux périodes de la création un ordre qui n'est pas celui de Dieu). Quand donc ils disent que trois jours ont précédé le soleil et la lune, ils veulent dire l'Esprit et la Pensée, c'est-à-dire le Ciel et la Terre, et la septième Puissance, la Puissance infinie ; car ces trois Puissances sont nées avant toutes les autres. Et quand il est dit : « Il m'a engendrée avant tous les aeons », cela se rapporte, d'après lui, à la septième Puissance. La septième Puissance, c'est celle qui existe, comme force, dans la Puissance infinie, et qui a été émise avant tous les aeons. C'est de cette septième puissance, dit-il, que Moïse dit : « Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux », c'est-à-dire, dit-il, le Pneuma qui embrasse tout, l'image de la Puissance infinie dont Simon dit : « une image issue d'une forme incorruptible et qui a seule ordonné toutes choses ». En effet, cette Puissance qui planait sur les eaux est née, dit-il, d'une forme incorruptible et ordonne seule toutes choses ».

Telle est à peu près la manière dont le Cosmos, selon eux, a été constitué. Puis Dieu, dit-il, « forma l'homme avec la poussière de la terre » ; il ne le fit pas simple mais double, « à son image et à sa ressemblance ». L'image, c'est le Pneuma qui est porté sur les eaux ; s'il ne devient pas l'image, il périt avec le Cosmos, parce qu'il sera resté à l'état de puissance et ne sera pas passé en acte. C'est, dit Simon, le sens de la parole : « afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde ».

Mais s'il devient l'image et part d'un point indivisible, comme il est écrit dans la Révélation, le petit deviendra grand. Et le grand subsistera pour une éternité infinie et immuable et ne rentrera plus dans le devenir. Comment donc et de quelle façon, dit-il, Dieu façonne-t-il l'homme ? Dans le paradis, veut-il dire. Que le paradis, dit-il, soit la matrice ; qu'il en soit vraiment ainsi, l'Écriture l'enseigne : « C'est moi qui t'ai formé dans la matrice de ta mère » ; car il prétend que tel est le sens de ces mots. Sous le nom de paradis, nous dit-il, Moïse entendait allégoriquement la matrice, s'il faut ajouter foi à la parole. Si Dieu forme l'homme dans la matrice de sa mère, c'est-à-dire dans le paradis, comme je l'ai dit, le paradis doit être la matrice et l'Eden, « un fleuve qui sort de l'Eden pour arroser le paradis », le nombril. Ce nombril, dit-il, « se divise en quatre branches » ; car, de part et d'autre du nombril, coulent parallèlement deux artères d'air servant de canaux pour le pneuma et deux artères de sang servant de canaux pour le sang. Lorsque, dit-il, le nombril est sorti d'Eden et s'est développé avec le fœtus dans la région du dans la région du péritoine vulgairement appelée nombril, ce sont les deux artères par lesquelles le sang s'écoule d'Eden vers ce qu'on appelle les portes du foie qui nourrissent les fœtus ; les artères d'air, dont nous avons dit qu'elles sont les canaux du pneuma contournent de chaque côté la vessie dans la région de l'os plat, aboutissant à la grande artère d'air qui suit l'épine dorsale et porte le nom d'aorte ; et ainsi le pneuma, après avoir cheminé par les petites portes, arrive au cœur et donne le mouvement à l'embryon. Car l'enfant, tant qu'il se forme dans le paradis, ni ne prend de nourriture par la bouche, ni ne respire par les narines ; en effet, pour un enfant plongé dans l'élément liquide, respirer ce serait la mort immédiate ; il aspirerait du liquide et périrait. Mais il est enveloppé tout entier par ce qu'on appelle l'amnios ; il est nourri par le moyen du nombril, et c'est par l'aorte qui suit la colonne vertébrale qu'il reçoit, ai-je dit, l'élément du pneuma.

Donc, dit-il, le fleuve qui sort d'Eden se divise en quatre branches, en quatre canaux qui sont les quatre sens du fœtus : la vue, l'odorat, le goût et le toucher ; car se sont les seuls sens qu'ait l'enfant en cours de formation dans le paradis. Ce fleuve, dit-il, est la Loi que Moïse a donnée, et c'est en conformité à cette Loi elle-même qu'il a écrit chacun des livres, comme l'indique leur titre. Le premier livre s'appelle la Genèse ; le titre du livre suffit, dit-il à donner la Gnose du Tout. Car cette Genèse, dit-il, est la vue, l'une des branches dans lesquelles le fleuve est divisé ; c'est, en effet, par la vue que le Cosmos est contemplé. Le titre du deuxième livre est l'Exode ; car il faut que le nouveau-né passe la Mer Rouge, arrive dans le désert - par la Mer Rouge, il entend, selon eux, le sang - et goûte de l'eau amère. Amère, en effet, dit Simon, l'eau qu'on trouve après la Mer Rouge, car elle est la voie pénible et amère qui mène à la gnose de la vie. Mais, changée par Moïse, c'est-à-dire par le Logos, cette eau amère devient douce.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

5.3 GNOSE DE SIMON LE MAGICIEN, Hippolyte, Elenchus VI, 9

Qu'il en soit ainsi, c'est ce qu'on peut entendre de la bouche de tous les hommes, qui disent avec les poètes : « Sa racine est noire, ses fleuves sont pareilles au lait. Les dieux l'appellent moly ; il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les dieux peuvent tout. Cette parole d'un païen, dit-il, suffit à donner la connaissance du Tout à ceux qui ont des oreilles pour entendre ; car seul, dit-il, celui qui avait goûté de ce fruit ne fut pas changé en bête par Circé ; mieux, il a refaçonné et ramené à leur premier état ses compagnons déjà changés en bêtes, en recourant à la vertu de ce fruit.

Ulysse, dit-il, grâce à ce fruit laiteux et divin, se montra un ami fidèle et se fit aimer de cette magicienne. De même, le troisième livre est intitulé le Lévitique, ce qui signifie l'odorat ou la respiration, car ce livre traite tout entier de sacrifices et d'offrandes. Or, là où il y a sacrifice, il se dégage du sacrifice, grâce aux parfums, une odeur suave ; et voilà comment, en raison du parfum, cette partie signifie l'odorat. Le quatrième livre s'intitule les Nombres ; Simon l'appelle le goût, là où s'exerce la parole ; car c'est par le langage que tout est nommé dans l'ordre du nombre. Le titre de Deutéronome, dit-il, se rapporte au toucher de l'enfant une fois formé. De même, en effet, que le toucher, par son contact avec les objets perçus par les autres sens, récapitule et confirme ces perceptions, en décidant du dur, du chaud, du visqueux, de même le cinquième livre de la Loi est la récapitulation des quatre précédents.

Les choses inengendrées, dit-il, sont toutes en nous en puissance, non en acte, de la même manière que la grammaire ou la géométrie. S'il trouve l'appoint du Logos et l'enseignement, si l'amertume se mue en douceur, c'est-à-dire «les lances en faux et les épées en charrues », l'être engendré ne sera ni de la paille, ni du bois, qui sont voués à la destruction par le feu, mais un fruit parfait devenu l'image, ainsi que je l'ai dit, égal et semblable à la force inengendrée et infinie. Mais s'il se contente de demeurer un arbre ne portant pas de fruit, l'arbre sera détruit pour n'être pas devenu l'image. Car, dit-il, « déjà la cognée est mise à la racine des arbres ; tout arbre, dit-il, qui ne produit pas de bons fruits, va être coupé et jeté au feu ».

Ainsi donc, suivant Simon, cet être bienheureux et incorruptible est caché en toutes choses en puissance, non en acte ; il est Celui qui se tient debout, s'est tenu debout et se tiendra debout ; il se tient debout là-haut dans la Puissance inengendrée ; il s'est tenu debout ici-bas dans le cours des eaux et a été engendré dans l'image ; il sera debout là-haut auprès de la puissance bienheureuse, infinie, quand il sera devenu l'image. Ils sont trois en effet, dit-il, à se tenir debout ; et si, les trois Aeons inengendrés n'existaient pas, l'Inengendré qui, suivant eux, plane sur les eaux, ne serait pas ordonné, c'est-à-dire l'être céleste parfait façonné à la ressemblance et qui n'est en rien inférieur à la Puissance inengendrée. C'est le sens de leur parole : « Toi et Moi sommes un ; tu es avant moi ; Je suis celui qui vient après toi. » Cette Puissance, dit-il, est une, se séparant vers le haut et vers le bas, s'engendrant elle-même, s'accroissant elle-même, se cherchant elle-même, se trouvant elle-même, étant sa propre mère, son propre père, son propre frère, son propre époux, sa propre fille, son propre fils, Mère-Père, Unité, Racine du Tout.

Et que le Feu, dit-il, soit l'origine de la création des créatures, vous allez le voir : chez tous les êtres qui sont engendrés, le principe du désir de la génération est le feu. C'est pourquoi le désir de la génération changeante se dit aussi « brûler ». Or le feu, qui forme une unité, se change en deux formes visibles. Chez l'homme, dit-il, le sang, qui est chaud et rouge à l'image du feu, se change en semence ; chez la femme, il se change en lait. Sa forme de manifestation masculine aboutit à la génération, sa forme de manifestation féminine à la nutrition du fœtus. C'est là, dit-il, l'épée flamboyante qui tourne pour garder le chemin de l'arbre de vie ». Car le sang se transforme en semence et en lait et cette puissance devient père et mère, père des êtres qui naissent, croissance des êtres qui sont nourris, elle n'a besoin de rien, se suffit à elle-même. L'arbre de vie, dit-il, est gardé par l'épée flamboyante et tournoyante, comme nous l'avons dit, il est la septième puissance, née d'elle-même, contenant toutes choses, résidant dans les six Puissances.

III. ÉPOQUE POSTCLASSIQUE

A. IRAN ET INDE

T Textes

5.4 GNOSE DE SIMON LE MAGICIEN, Hippolyte, Elenchus VI, 9

Car, si l'épée de flammes ne tournoyait pas, ce bel arbre serait anéanti et périrait ; au contraire, se change-t-elle en semence et en lait, l'entité qui réside en cet arbre en puissance, si le Logos survient ainsi que le Dieu du Seigneur dans lequel il est engendré, atteindre à sa pleine grandeur et, partie d'une petite étincelle, croîtra, et sa puissance infinie, immuable, sera égale et semblable à un Aeon immuable qui, de l'infinie éternité, ne rentrera plus dans le devenir... Voici ce que Simon dit en propres termes, à ce sujet, dans la Révélation : « À vous donc je dis ce que je dis, et j'écris ce que j'écris, l'écrit suivant : il est, parmi tous les Aeons, deux rejetons n'ayant ni commencement, ni fin, issus d'une seule et même Racine, qui est Puissance, Silence, Invisible, Incompréhensible ; l'un d'eux vient d'en haut, c'est la grande Puissance, l'Esprit du Tout qui gouverne Tout, il est mâle ; l'autre rejeton vient d'en bas, c'est la grande Pensée, elle est femelle et enfante toutes choses. Par suite, ces deux rejetons symétriques s'accouplent et font apparaître leur espace intermédiaire, l'Air insaisissable qui n'a ni commencement ni fin. Dans cet intervalle est le Père, qui porte dans ses mains et nourrit tout ce qui a commencement et fin. C'est lui qui se tient debout, se tenait debout, se tiendra debout ; il est une puissance mâle et femelle, qui n'a ni commencement ni fin et existe isolé, car c'est de lui qu'est sortie la Pensée qui existait isolée pour devenir deux. Il était un seul être, car aussi longtemps qu'il la tenait renfermée en lui-même, il était un, non pas le premier, bien que préexistant, mais en se manifestant lui-même de lui-même, il devint second. Il ne fut cependant appelé Père que lorsqu'elle l'eut nommé Père. De même donc que le Père s'est fait sortir lui-même de lui-même, se manifestant à lui-même sa propre pensée, de même la Pensée, une fois manifestée, ne créa pas, mais elle vit le Père et cacha en elle-même le Père, c'est-à-dire la Puissance ; et il y eut une Puissance mâle-femelle et sa Pensée ; dès lors, ils se répondent symétriquement - la Puissance ne diffère en rien de la Pensée - et sont un seul être ; la Puissance opère dans les régions supérieures, la Pensée en bas ; l'être qui résulte de leur manifestation sera donc constitué de même ; tout en étant un seul et même être, il se trouve être deux, androgyne, ayant en lui l'élément femelle. Ainsi l'Esprit est dans la Pensée ; ils sont inséparables l'un de l'autre et, tout en étant un, ils se trouvent être deux ».

H. Leisegang, *La Gnose*, Paris, Payot, 1951, p. 52-61.